

*Al treilea mandat fusese cel mai greu... După aceea,
lucrurile au curs. Devenise dictator.*

*Le troisième mandat avait été le plus terrible... Après ça,
tout était allé de soi. Il était devenu un dictateur.*



Le dictateur qui ne voulait pas mourir



Bogdan Teodorescu

Le dictateur qui ne voulait pas mourir



Traduit du roumain par
Jean-Louis Courriol

Agullo

Cette édition a été publiée avec le soutien financier
de l'Institut Culturel Roumain



© Bogdan Teodorescu, 2012
Ouvrage initialement paru sous le titre :
Dacic Parc

© Agullo Éditions, 2018, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

LA SERRE

On avait beau le nettoyer, le toit de la serre gardait une espèce de saleté discrète, comme une patine du temps qui était passé sur lui. Cela ne pouvait pas être un problème d'usure, on le changeait deux ou trois fois par an, parfois plus... C'était peut-être à cause des plantes. En tout état de cause, vu à travers, le ciel était toujours gris. Maintenant c'était un gris naturel, car il pleuvait depuis plus de trois jours. La pluie tambourinait au-dessus de sa tête et l'invitait au sommeil. Cela faisait au moins quinze ans qu'il avait emménagé dans la serre. Au départ, c'était une toute petite pièce, mais lorsqu'ils avaient compris qu'il avait bien l'intention de ne plus en sortir, ils l'avaient constamment agrandie, au point d'en faire le palais tandis que le palais se transformait en logement de protocole pour les hôtes de passage. Jusqu'au jour où ils avaient disparu, eux aussi.

À travers les parois de verre salies par l'eau qui coulait abondamment, on apercevait le parc du palais, désolant, sans la moindre feuille aux arbres, et les soldats en pèlerines qui patrouillaient entre les guérites de bois. Certains d'entre eux ne savaient même pas à quoi il ressemblait. Ils ne l'avaient jamais vu. En réalité, ils ne le connaissaient

tous que d'après les portraits officiels... sauf qu'il y était plutôt pas mal. À l'époque, il avait encore de la force.

Il y avait longtemps que sa dernière secrétaire avait quitté le palais. Très longtemps. Il n'avait plus besoin d'elle. Il l'avait nommée ambassadrice... pour son efficacité. Au fond, c'était un bel acte de volonté que de sucer quelques fois par semaine un vieux de soixante-dix ans, chef d'État ou pas. Et de faire comme si c'était agréable. Gentille fille... Voici dix ans, elle avait sollicité une audience. Elle avait quitté son ambassade ou en voulait une autre... Il ne l'avait pas reçue. Il avait accédé à ses demandes, signé les documents nécessaires, mais n'avait pas voulu la recevoir. Il avait appris qu'elle fricotait avec un gigolo qui s'était introduit au palais. Un type jeune et grand avec un bouc. Ils allaient ensemble au bord de la mer et descendaient dans le même hôtel où ils prenaient comme par hasard des chambres contiguës. Dont ils ne sortaient plus pendant des jours. Lorsqu'ils faisaient une apparition, ce n'était jamais ensemble. Pour la bonne règle. Pour qu'on ne sache pas que l'amante du Président baisait avec une espèce de conseiller. Il ne se rappelait même plus quelle place occupait le gigolo-bouc dans l'organisation.

On lui avait fourni les photos et les cassettes pour que le délice soit complet. Ils baisaient comme des affamés. Ils s'aimaient peut-être. Un conseiller aux problèmes de sécurité était venu le voir avec tout ce déballage pour le convaincre de se débarrasser de la fille. Mais qui était capable de faire ce qu'elle faisait? À partir d'un certain âge, il faut se dire que si l'on veut du gâteau, il faut partager avec le peuple. Elle était restée, le gigolo-bouc avait écopé d'un avertissement, il s'était abstenu un petit mois, le conseiller aux problèmes de sécurité s'était retrouvé

préfet dans le nord du pays, à Botoșani. Quant à lui, il lui avait suffi de faire voir les cassettes à la fille pour vivre la plus belle partie de baise de ses dernières années. Ce que la peur peut faire d'un être! La fille avait de ces yeux, ce jour-là... elle voulait se montrer incandescente, mais toute la terreur du monde était en eux.

Il avait toujours fait de la politique et il était au pouvoir depuis cinquante ans. Pendant tout ce temps-là, il avait été entouré de gens qui essayaient de le convaincre de leur loyauté et de la déloyauté des autres. Quand il était jeune, il les écoutait tour à tour. Des heures entières de délations plus infectes les unes que les autres. Certaines utiles, très utiles, beaucoup de pures balivernes. Pourquoi faisaient-ils ça? À la question, tous invoquaient d'une seule voix le dévouement, l'estime, la confiance... Un seul lui avait dit sans ambages qu'il dénonçait son collègue parce qu'il voulait son poste, et parce que l'autre avait été assez bête pour avoir confiance en lui lorsqu'il lui avait proposé de faire une saloperie ensemble. Culotté, le type! Il lui avait accordé promotion sur promotion jusqu'à en faire son Premier ministre. Mais, crac, six mois plus tard, il avait fait un infarctus. À son enterrement, il y avait des dizaines d'individus sur lesquels il avait marché. Ils le pleuraient tous.

Ses yeux s'étaient humectés. Réflexe de vieil homme faible; chaque enterrement lui rappelait ses morts. Et il en avait quelques-uns derrière lui : parents, amis, femme, un enfant... Il était tranquille, désormais. Il n'avait plus de souci à se faire pour personne. Il était le dernier de la liste. Le palais est plein de membres de sa famille placés à des postes de plus ou moins grande importance, mais ce sont tous des idiots qui font bien inutilement de l'ombre à la terre. Un neveu à lui était mort un mois plus tôt.

Infarctus ou congestion. Il voulait être conseiller aux problèmes de défense; un autre neveu avait hérité de son poste quelques heures avant. Une histoire de vengeance familiale. Le pauvre type a fait un infarctus. Comme si la fonction avait tant d'importance... En fait, si, pour eux, ça compte. Chaque centimètre gagné vers le haut, chaque honneur supplémentaire, chaque nouvelle propriété, chaque galon de plus, chaque sou s'ajoutant à leur compte. Tout compte pour eux. Et c'est pour ça qu'on peut les manœuvrer, faire d'eux ce que l'on veut.

L'enterrement de sa femme... La femme qu'il a eue près de lui pendant cinquante ans. Elle était morte juste après leurs noces d'or. Elle ne l'avait jamais compris, ne l'avait jamais écouté, n'avait cru aucun de ses serments, mais elle l'avait aimé. Dès qu'elle avait appris qu'il avait des maîtresses, et elle l'avait appris très vite – elle aussi avait reçu des cassettes et des photos –, elle lui avait interdit son lit. Mais elle l'avait aimé. Tristement et en silence. Elle aurait satisfait tous ses désirs à condition qu'il se lave de toutes les fautes qu'il avait à son égard, mais elle n'avait jamais rien demandé. Sa vie durant elle ne lui avait pas donné le moindre conseil, il n'avait pas pu lui en demander un seul, rien de ce qu'il faisait ne l'intéressait et pourtant, dans le silence de la serre qui était devenu le palais, elle était la seule personne qui lui manquait. Pour le reste, il s'était habitué...

Il avait toujours aimé bien manger, et maintenant une soupe lui suffisait ou un potage à base de prunes. Il avait aimé bien boire, et maintenant ce qui faisait ses délices, c'étaient toutes sortes d'infusions de plantes pour la digestion, la bile ou le pancréas. Il avait aimé les femmes, et cela faisait cinquante ans qu'il restait enfermé dans la serre sans presque voir personne. Il ne lui restait qu'une seule chose.

Le pouvoir. Son image dans l'Histoire... Le défi à l'Histoire. L'une des innombrables biographies publiées sur lui, écrite par le président de l'Académie, la personne la plus rapace, peut-être, qu'il eût jamais connue, justifiait son ascension au pouvoir comme un défi au cours de l'Histoire normale et la naissance d'une Histoire exceptionnelle pour le peuple roumain. Et cette basse flatterie avait sa logique. Lorsqu'un pays tout entier chante vos louanges, lorsque la langue s'avère trop pauvre en épithètes pour rendre hommage au dirigeant, lorsque vous découvrez, en lisant vos propres biographies, des moments de votre vie que vous ignoriez totalement, c'est tout un art de trouver encore le moyen de vous flatter. Et ce type avait su le faire... Le défi à l'Histoire. Le livre avait été écrit vingt-cinq ans plus tôt, mais il lui était toujours agréable. Même si c'était une fadaise.

Lorsqu'il était parvenu au pouvoir, de la manière la plus démocratique, par des élections, des campagnes électorales, des tournées dans le pays, des embrassades sur les marchés, dans les mariages et les baptêmes, des réceptions populaires à grand renfort de pain et de sel et de promesses sur promesses, les Roumains en avaient déjà plus qu'assez de la démocratie, du brassage d'air et de la politique. Ils vivaient mal et toute l'Europe les regardait de haut. Il avait vécu deux bons mandats paisibles. Les autres s'étaient battus entre eux comme des chiffonniers. Lorsqu'il avait dû se retirer, au bout de ses huit ans, on avait magouillé un brin la Constitution et il en avait eu un de plus. Le plus dur... Protestations, partis de l'opposition hurlant dans toutes les directions, portes claquées au nez partout à l'étranger. Mais sa chance avait été qu'il n'y avait aucun concurrent sérieux de l'autre côté. Et du sien, personne n'avait eu le courage de se manifester.

Le troisième mandat avait été le plus terrible... Après ça, tout était allé de soi. Il était devenu un dictateur. Cela avait été sa deuxième chance.

L'étranger et l'opposition n'arrêtaient pas de le traiter de dictateur. Mais le peuple avait une autre idée des dictateurs. Le pouvoir ne devait pas être utilisé dans la direction attendue par la masse. Il ne doit pas être utilisé comme le ferait quiconque n'en est pas investi. C'est tellement simple d'arrêter ceux qui vous dérangent... Si simple d'imposer ce que l'on veut. Si simple encore de confisquer les biens des uns ou des autres, d'interdire les journaux ou les livres, d'expulser des gens. Ce n'est pas ça, le pouvoir, ce n'est que la pratique du pouvoir. La plus douce des dictatures est la démocratie. C'est la dictature de la loi. Et la plus difficile... Il faut bien comprendre, à tout instant, que si l'on peut faire tout ce que l'on veut, si le système accepte dans le principe même tous vos excès, en réalité, vous ne pouvez pas faire grand-chose. Or la tentation de l'excès est énorme. Quoi de plus agréable que de grimper sur les dos courbés devant vous? Mais ce n'est pas éternellement possible. Il vous faut bien vous courber aussi un peu. Les belles histoires de dictateurs... Ces types vrais de vrais qui démolissaient des quartiers pour construire des palais, qui plantaient leur chapeau à la pointe d'un pieu au centre de la ville pour que tout le monde vienne le saluer, qui donnaient leur nom aux villes ou transformaient la géographie du pays pour devenir éternels, qui remplissaient les prisons d'opposants et leurs comptes bancaires personnels de millions. Après, ils finissaient assassinés par leur propre garde ou, s'ils mouraient de mort naturelle, c'était la grande fête populaire, une fois les trois jours de deuil terminés. On écrivait des livres sur eux et on en faisait

des films. Lui, hormis une dizaine d'années de culte de la personnalité, de biographies dithyrambiques et même un film sur sa jeunesse où il apparaissait comme une sorte de saint martyr ridicule exempt de tout péché et l'esprit plein de rêves d'émancipation sociale, on ne lui avait consacré aucun texte inutile. Le plus difficile est de faire que la masse adopte une règle. Si personne de crédible ne s'en prend à cette règle, et si la masse n'en vit pas plus mal mais à peu près comme avant, la règle devient éternelle. La dictature n'est pas un jeu, ce n'est pas une récompense perpétuelle, car il n'y a personne pour vous récompenser. La pétrification d'un mécanisme, pétrification qui peut vous maintenir à demeure à la tête d'un système qui devrait produire du mouvement, implique votre propre pétrification.

Lorsqu'il était parvenu au pouvoir, dans un pays irrité par la corruption et les excès de ceux qui s'emparaient d'une fonction importante, il s'était construit une image d'homme incorruptible. Lui ne volait pas. Lui était honnête. Pauvre mais honnête. Tandis que tous les autres leaders politiques avec lesquels il était entré en compétition s'étaient efforcés d'être des combattants anticorruption, il s'était contenté de paraître incorruptible. Tous les autres avaient échoué dans leur croisade, ce qui était normal puisque la cupidité est la caractéristique la plus significative de la classe politique, alors que lui était resté pauvre et honnête. Au fond, lorsque pendant cinquante ans l'État vous fournit à manger, de quoi vous habiller, des palais, des voitures, des avions, sa protection, des serviteurs et ainsi de suite, à quoi bon être riche? Quand on a à sa disposition toute la richesse nationale... Pour rester au sommet, il faut toujours avoir le sentiment favorable de la masse, et il faut en payer le prix. Il ne faut jamais prendre

ce qui semble être à portée de la main. Il ne faut pas faire ce qui semble être extrêmement simple à faire, il ne faut pas jouir des fruits du pouvoir. Même s'ils semblent être posés devant vous comme les pommes de Beniuc, il ne faut en prendre aucun. Tous ces fruits sont empoisonnés. Les masses les voient et si elles s'aperçoivent qu'il en manque, elles se révoltent contre vous. En revanche, il reste le pouvoir pur. Ce pouvoir que personne ne voit quand il n'est pas à l'intérieur du système. Ce pouvoir qui ne génère pas de bénéfices, mais de la peur. Le pouvoir de bouleverser les destins. De couper les hommes d'eux-mêmes. D'offrir à chaque être humain son prix. Et de le déterminer à se comporter selon ce prix. Les fonctions, les richesses, les titres, les médailles, les vengeances, et même les femmes... Tout peut être offert. Et tout peut être repris. Quand il sait qu'il peut rentrer à la maison éliminé d'une fonction qui le rend si important dans une famille qui, en fait, le méprise, que n'accepterait pas un homme ! Quand l'argent qui lui tient lieu de puissance ou de confiance en lui semble devoir lui manquer ou quand le spectre de la honte publique paraît s'approcher d'un honorable citoyen qui veut être enterré sous une croix immaculée, quelles horreurs n'accepterait pas un homme ! Ce ne sont pas les villas ni les comptes en banque ni les yachts ou les dames bon chic bon genre qui donnent les dimensions du pouvoir, mais la capacité à manœuvrer les leviers du système social. Il n'avait jamais rencontré, au cours de toutes ces années, un seul homme dénué d'une peur exploitable. En fait si, il y en avait un... Yacinthe Popescu. Son seul collaborateur. La bête parfaite.

— Bonsoir, Yacinthe.

— Bonsoir, monsieur le Président.

Le thé du soir pris avec son homme de confiance. Celui-ci arrivait toujours à la même heure avec un porte-documents de cuir rouge contenant les synthèses et les documents importants et attendait qu'il le serve. Toute sa vie, il avait aimé bricoler. Il était à vrai dire très habile et méticuleux. Ses mains l'écoutaient encore. Il versa le thé noir à l'arôme discrètement fumé dans les tasses blanches, y ajouta les morceaux de sucre, un pour lui, quatre pour Yacinthe, qui finirait sûrement par attraper le diabète, puis le lait chaud qu'il y laissait tomber quand le liquide devenait onctueux. Il avait assisté un jour à la cérémonie japonaise du thé, et même si le goût du thé vert lui déplaisait profondément, il éprouvait encore l'émotion qu'avaient provoquée en lui la solennité et la paix de la chose. Ce soir-là, Yacinthe était venu sans porte-documents. Il n'avait aucune raison de venir avec. Le lendemain allait se tourner une nouvelle page d'Histoire...

— Tu les as tous avertis ?

— Oui, monsieur le Président.

— Et qu'est-ce qu'ils ont dit ? Ça les a étonnés ?

— Ils se demandent une seule chose : quelle est la tête qui va tomber... C'est la première fois depuis quinze ans, après tout, que l'on convoque l'équipe des conseillers présidentiels. Certains d'entre eux ne vous ont encore jamais vu. D'autres croient qu'ils sauront vous reconnaître.

— Ils se doutent de quelque chose ?

— Comment voulez-vous ? Même si vous leur dites demain de quoi il s'agit, ils n'y croiront pas. Ou ils ne comprendront pas.

— Et le gouvernement ?

— Soit je le convoque en session extraordinaire, soit vous le réunissez au palais.

— C'est donc que nous pouvons commencer d'ici deux ou trois jours...

— Je crois que vous devriez d'abord avoir une entrevue avec Sa Sainteté. Peut-être aussi avec le président de l'Académie.

— C'est toujours le même type cupide ?

— Oui.

— « Le défi à l'Histoire », c'est ça ? Je n'ai jamais vu de ma vie quelqu'un qui aime autant l'argent. Plus il en touchait, plus il en voulait. Ça ne lui suffisait jamais. Écoute, Yacinte... On peut pas mettre quelqu'un d'autre à la place ?

— Si. Mais je pensais que vous aviez aimé son livre.

— Cher ami... Président de l'Académie pendant presque trente ans juste pour trois cents pages de courbettes... je pense que ça suffit, non ? Mets-en un autre à la place, je recevrai le nouveau.

— Vous pensez à quelqu'un ?

— Non. Peut-être un historien. Il appréciera sûrement ce qui viendra. Un historien, ça serait pas mal du tout. Il y en a encore quelques-uns à l'Académie, non ?

— Bien sûr ! J'en connais un qui mérite la place.

— Demain, Yacinte...

— Parfait, monsieur le Président. On fait quoi de l'ancien ? Chute spectaculaire ou retraite honorable ?

— S'il est bien sage, pas de spectacle. Sinon, service complet. N'oublie pas que dans les rapports d'il y a sept ou huit ans, il y avait des choses à propos de fonds pour le nouveau siège de l'Académie.

— Je sais à quoi vous vous référez... Il y en a d'autres. Concernant les entrevues que vous devriez avoir avant l'événement, le chef de l'état-major me semble s'imposer.

— Oui, c'est juste. Autrement dit, rien ne pourra avoir lieu avant deux ou trois jours. Toujours plus tard.

— On sera fin prêts, on évitera les surprises.

Ça n'en finit plus... Voilà vingt ans qu'il travaille à ce projet, et maintenant que tout est au point, ça n'en finit plus. Il y aura tout un tas de paumés qui donneront leur avis, leurs petites explications, qui feront les malins, démontreront tous les risques, chanteront ses louanges, l'ennuieront et le feront regretter d'être sorti de sa serre. Pendant vingt ans, le projet avait été sa seule propriété. Et celle de ceux qui le menaient à bien, mais ceux-là ne comptent pas, de toute façon. Maintenant, ça y était, d'ici quelques jours il appartiendrait à tous. Il lui faudrait en parler avec les étrangers...

— Yacinthe... Je dois rencontrer les ambassadeurs.

— Tous ?

— Je crois que oui. Au fond, il faut leur montrer que ce pays peut faire l'Histoire. Insignifiant et humble comme il l'est. Il faut leur faire comprendre, on ne sait jamais... Convoque-les tous.

— Et la presse ?

— Yacinthe, je crois qu'il nous faut un plan très précis : savoir quand je rencontre qui, ce que je dis, quand je m'entretiens avec la presse, et surtout quand doit avoir lieu l'événement.

— Comptez-y pour demain. Je vous l'apporte avant la rencontre avec les conseillers.

— Bon, très bien, Yacinthe. Merci beaucoup.

— Au revoir, monsieur le Président.

— Yacinthe...

— Oui, monsieur le Président ?

— Yacinthe, à qui as-tu pensé ? Tu as sûrement une idée...

- Je ne me suis pas posé la question.
- Pourquoi? Tu pensais que le projet ne réussirait pas? Tu as sûrement une idée...
- Oui, mais je ne pensais pas qu'elle pouvait avoir la moindre importance.
- Malgré tout... Tu as pensé à qui?
- À Michel le Brave*¹.
- Bravo, Yacinthe. C'est à lui que je pensais aussi.

Il les regardait, figés sur leurs sièges à grands dossiers rouges, le fixant tous avec de larges sourires ridicules qui leur contractaient le visage. Ils ont soudain pris conscience de l'importance du moment et ils se sont levés. Il a pris place sur son fauteuil, au centre de la salle de réception, et il leur a fait signe de se rasseoir. Il les connaissait tous, mais il n'en avait rencontré que deux ou trois. Par les rapports quotidiens que lui apportait Yacinthe, il savait toutes leurs mesquineries, leurs méchancetés, leurs vices, leurs impuissances. Il savait qui enviait la place de qui, et qui était allié avec qui. Vingt personnes en théorie extrêmement puissantes dans ce petit pays, et qui ne valaient même pas leur poids en herbe.

Quand il était entré dans le palais, un soldat de la garde avait éclaté en sanglots lorsqu'il était passé près de lui. Il avait voulu lui demander pourquoi, mais il n'en savait sûrement rien. C'était un petit jeune de vingt et un ans, qui avait passé toute sa vie dans un pays dirigé par quelqu'un qu'il n'avait jamais vu. Et qui était brusquement apparu devant lui. Le roi est vivant... Il l'est encore et s'apprête à faire des miracles. Il lisait la peur sur les visages de ceux qui étaient dans la salle. Ils avaient peur

1 Les termes suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire en fin d'ouvrage.

qu'il ne les chasse. Qu'il les remplace... Ils ne connaissent pas les motifs de leur convocation, et la seule raison qu'ils voyaient à un retour si spectaculaire était forcément néfaste. Alors qu'ils se demandaient tous quand il finirait par mourir et qu'ils préparaient leurs alliances en vue de l'attribution de sa succession, voilà que le mort les rappelait à l'ordre. Il avait bien dit, jadis, qu'il ne se retirerait jamais de la vie politique. Que personne ne dirigerait ce pays tant qu'il serait en vie. Et il n'était pas encore mort.

— Chers amis! Je ne vous ai pas convoqués pour vous annoncer une mauvaise nouvelle. Vos fonctions sont garanties et personne, pas même moi, n'y touchera. La raison de cette rencontre est beaucoup plus noble, je dirais même historique. Pas nécessairement pour moi ou pour vous. Mais pour la nation et pour toute l'humanité. Après des siècles d'insignifiance, cette nation dont nous faisons tous partie prouvera à l'humanité ce dont elle est capable. Elle lui prouvera qui elle est, ce qu'elle peut, et ce sera un vrai bouleversement. Nos vies, le destin de cette nation, sa place dans le monde, tout changera. Une réévaluation totale! Des siècles durant, notre seule excellence en tant que nation a été celle de l'absence. Nous n'avons compté pour rien dans le jeu planétaire. Et quand nous avons compté, on a contesté notre contribution. Nous avons été trop petits pour écrire la grande Histoire, et ceux qui l'ont écrite ne nous ont pas aimés. Nos héros n'ont semblé intéressants à personne, et on nous a bombardés de héros étrangers. Trop longtemps nous avons été trop petits! Trop longtemps invisibles. Nous avons vécu trop longtemps à crédit historiquement. Désormais, nous vivrons notre propre histoire et nous forcerons les autres à la connaître.